

# CONFÉRENCE DE L'ABBA ABRAHAM

## DE LA MORTIFICATION



Traduction par E. Pichery (1922)

### CHAPITRE 1

Comment nous découvrîmes à l'abbé Abraham le secret de nos pensées.

Ici je commence, par une Faveur du Christ, la vingt-quatrième conférence, qui est de l'abbé Abraham. Elle clôt les enseignements et préceptes des anciens. Lorsque, par vos prières, je l'aurai achevée, je m'estimerai quitte de toutes mes promesses, ayant rempli ce nombre de vingt-quatre, qui est dans un rapport mystique avec les vingt-quatre vieillards de la sainte Apocalypse, offrant leurs couronne, à l'Agneau. Si nos vingt-quatre anciens (Apo 4,4) méritent quelque couronne de gloire pour leur belle doctrine, ils l'offriront aussi, le front dans la poussière, à l'Agneau qui a été immolé en vue du salut du monde. C'est lui qui a daigné départir, pour l'honneur de son Nom, à eux un sens si excellent, et à moi un style quelconque, afin d'exprimer de telles profondeurs : il faut rapporter à l'Auteur de tout bien le mérite de ses Dons.

Nous fûmes donc porter à l'abbé Abraham l'aveu plein d'anxiété du combat que nous livraient nos pensées. En notre âme, chaque jour, nouveaux orages : nous nous sentions violemment pressés de regagner notre province et de revoir nos parents.

Ce qui donnait surtout occasion à ces désirs, c'était le souvenir de leur religion et de leur piété. Ils ne mettraient point d'empêchement à notre genre de vie, nous nous en flattions. Au contraire, nous étions sans cesse occupés à rouler celle pensée, que leurs soins assidus favoriseraient plutôt nos progrès. Nul souci des choses matérielles ni l'embarras de pourvoir à notre subsistance ne viendraient plus nous distraire : eux-mêmes, avec joie, nous fourniraient abondamment de tout le nécessaire.

En outre, nous repaissions notre âme de l'espérance de vaines joies. Notre imagination escomptait une moisson merveilleuse; nous convertissions quantité de gens, que notre exemple et nos avis conduisaient dans la voie du salut !

Alors se peignaient à nos regards les lieux qui renferment le domaine héréditaire de nos ancêtres, avec leurs contours et la beauté riante des paysages. Quelles étendues remplies d'une solitude aussi douce qu'opportune ! Quel délice pour un moine dans le secret des forêts, mais encore quelles facilités à vivre !

Nous découvrîmes simplement au vieillard toutes ces pensées, suivant le témoignage de notre conscience, et protestâmes à travers nos larmes que nous ne pouvions plus soutenir la violence de ces assauts, si la Grâce de Dieu ne nous venait en aide, par le moyen du remède qu'il voudrait bien nous donner.

Là-dessus, il garda le silence, et attendit longtemps. À la fin, il dit avec un profond soupir :

## CHAPITRE 2

Comment le vieillard dévoila notre erreur.

Non, vous n'avez pas encore renoncé aux désirs du monde, ni mortifié vos passions d'autrefois : vos pensées infirmes le font bien voir. La lâcheté de votre cœur se trahit au caprice de vos désirs vagabonds; c'est de corps seulement que vous avez entrepris ce lointain voyage et vous êtes séparés de vos parents, au lieu que vous deviez le faire en esprit. Toutes ces pensées seraient ensevelies déjà et complètement déracinées de votre cœur, si vous aviez compris le renoncement et pourquoi principalement nous demeurons dans la solitude. Mais je vois que vous souffrez de cette maladie de l'oisiveté que les *Proverbes* caractérisent ainsi : *Tout oisif est plein de désirs* (Prov 13,4); *Les désirs tuent le paresseux* (Ibid., 21,25).

À nous non plus, peut-être, les facilités ni les avantages charnels dont vous parlez n'auraient point fait défaut, si nous avions cru qu'ils convinssent à notre vie, ou jugé que la douceur de ces agréments pût nous être d'un profit égal à celui qui se fait parmi ces sombres lieux et dans l'affliction du corps.

Nous ne sommes pas tellement destitués de tout secours du côté de nos parents. Il n'en manque pas qui se feraient une joie de nous entretenir de leurs biens, s'il ne nous souvenait de cette parole du Sauveur, qui nous fait exclure tout ce qui va à flatter la chair : *Quiconque ne laisse pas — ou ne hait pas — son père et sa mère, ses enfants et ses frères, ne peut être mon disciple* (Lc 14,26).

Que si nous étions privés totalement du soutien de notre parenté, du moins pourrions-nous compter avec certitude sur les services des puissants de ce monde. On verrait leur libéralité empressée et joyeuse pourvoir à nos besoins, avec tous les sentiments de la plus profonde action de grâces; et, vivant de leur munificence, nous serions délivrés de sollicitude à l'endroit de notre subsistance, si la malédiction du prophète, en nous inspirant la terreur, ne nous écartait de cette voie : *Maudit soit l'homme, est-il dit, qui met son espérance dans l'homme* (Jér 17,5), et : *Ne vous confiez pas aux princes* (Ps 145).

Nous pouvions encore placer nos cellules sur les bords du Nil, et avoir l'eau à notre porte. Nous nous serions évité la peine de la porter sur nos épaules l'espace de quatre milles. Mais la parole du bienheureux Apôtre nous anime à toute heure, et nous rend

infatigables a soutenir ce labeur : *Chacun recevra sa propre récompense, selon son travail* (1 Co 3,8).

Dans notre pays également, il existe des retraites charmantes : nous ne l'ignorons pas. L'abondance des fruits, l'agrément et la fertilité des jardins nous y fourniraient sans fatigue les choses nécessaires à la vie, si nous ne craignons que le reproche adressé au riche de l'Évangile, ne tombe aussi sur nous : *Tu as reçu ta consolation pendant ta vie* (Lc 16,25).

Nous avons méprisé et compté pour rien ces commodités, avec tous les plaisirs du monde. Nous n'avons de goût que pour cet aride désert. À toutes les délices, nous préférons l'effrayante nudité de cette solitude; et pour nous, les richesses des terres les plus fécondes ne sont point comparables à la tristesse désolée de ces sables. Car nous ne cherchons pas les avantages corporels, qui passent, mais le profit spirituel, qui demeure éternellement.

C'est peu à un moine de renoncer une fois, c'est-à-dire de mépriser les choses présentes à l'origine première de sa conversion, s'il ne persiste chaque jour dans ce renoncement. Jusqu'à la fin de notre vie, il nous faut répéter avec le prophète : *Je n'ai pas désiré le jour de l'homme, Tu le sais* (Jér 17,16). Et c'est ce qui fait dire au Seigneur, dans l'Évangile : *Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et qu'il Me suive* (Lc 9,23).

## CHAPITRE 3

Des lieux que les anachorètes doivent rechercher de préférence.

Celui qu'anime le souci toujours vigilant de la pureté de l'homme intérieur, doit rechercher des lieux qui ne le sollicitent pas à une culture absorbante par leur richesse et leur fertilité, ni ne l'empêchent de faire de sa cellule un séjour fixe et immuable, en le poussant à quelque travail en plein air. Ses pensées se donneraient alors carrière, pour ainsi parler, dans l'espace ouvert devant elles; et toute la direction de son âme, ce regard vers l'unique but, qui est quelque chose de si subtil, s'évanouirait parmi tant d'objets divers.

Pour soigneux et vigilant que l'on soit, il est impossible d'éviter cette dissipation, et même de s'en apercevoir, à moins de se tenir constamment cloîtré, corps et âme, entre les murs de sa cellule. Je suppose quelque pêcheur spirituel, qui chercherait sa nourriture selon la méthode apprise des apôtres. Attentif et sans mouvement, il guette dans les profondeurs tranquilles de son coeur la troupe nageante de ses pensées. Comme d'un écueil surplombant, il plonge jusqu'au fond un regard avide, et discerne d'un oeil sagace celles qu'il doit, avec sa ligne, tirer jusqu'à soi, celles aussi qu'il laissera de côté et écartera, tels des poissons mauvais et dangereux.

## CHAPITRE 4

Quels genres de travaux les solitaires doivent choisir.

Quiconque persévère ainsi dans la garde du coeur, accomplit efficacement ce que le prophète Habacuc exprime avec assez d'évidence : *Je me tiendrai en sentinelle à mon poste, et je monterai sur le rocher, pour considérer ce que l'on pourra dire contre moi, et ce que je devrai répondre à celui qui me reprendra* (Hab 2,1).

Mais quel labeur et quelle difficulté ! Ce qui arrive aux hôtes du désert de Calame ou de Porphyron, en est un témoignage bien manifeste.

La solitude qui les sépare de toutes villes et habitations humaines, est plus vaste que pour Scété; c'est à peine si sept ou huit jours de marche au travers d'un désert sans fin les conduisent à la retraite où sont cachées leurs cellules. Cependant, ils s'adonnent à l'agriculture, au lieu de rester enfermés. Aussi, lorsqu'ils viennent, soit en ces contrées affreuses où nous vivons, soit à Scété, c'est une effervescence de pensées, une anxiété telles, que, semblables à de nouveaux venus qui n'auraient jamais le moins du monde goûté des exercices de la solitude, ils ne peuvent supporter le séjour de la cellule ni les silences du repos. Ils en sortent aussitôt, pour tomber en proie à un trouble profond, tels des novices sans expérience.

C'est qu'ils n'ont pas appris à calmer les mouvements de l'homme intérieur ni à remédier aux tempêtes de leurs pensées, par une continuelle sollicitude et une persévérante application. Travaillant et peinant journallement au dehors, leur esprit, aussi bien que leur corps, s'agite deçà et delà tout le jour au grand air; et leurs pensées, s'accommodant à leur mouvement perpétuel, se répandent aussi à l'aventure dans les libres espaces. Mais, de la sorte, ils ne s'aperçoivent pas de l'inconstante frivolité de leur coeur, non plus qu'ils n'ont la force d'en refréner les divagations capricieuses. Incapables de soutenir le labeur de la componction, ils estiment intolérable la continuité même de leur silence. Ceux que les rudes travaux des champs trouvaient infatigables, sont vaincus par le loisir; et la persévérance de leur repos les lasse.

## CHAPITRE 5

L'anxiété du coeur s'aggrave, plutôt qu'elle n'est soulagée, par les courses au dehors.

Le moine est dans sa cellule : ses pensées, de même, s'y trouvent rassemblées, comme dans une étroite clôture. Rien d'étonnant, si la multitude de ses anxiétés l'opprime. Il sort : elles se précipitent avec lui hors du logis qui les tenait captives, et incontinent se mettent à voltiger en tous sens, comme on voit galoper des chevaux sans frein. Sur l'heure, tandis qu'elles s'évadent ainsi du lieu qui les tenait enfermées, l'âme sent une brève et triste consolation. Mais il faut regagner la cellule : de nouveau toute la troupe des pensées accourt au gîte; et l'habitude même d'une licence invétérée fait surgir des aiguillons plus douloureux.

Supposez des moines qui ne peuvent ou ne savent pas encore résister aux poussées de leurs volontés. Voici que l'ennui attaque avec plus de violence leur coeur non accoutumé à de tels assauts, l'anxiété les saisit par dedans leur cellule. S'ils relâchent l'austérité de la règle, et s'accordent la liberté de sortir trop souvent, ils susciteront contre soi un fléau plus terrible, par cela même où ils pensent trouver un remède. Tels certains malades s'imaginent éteindre les ardeurs de la fièvre, en prenant de l'eau fraîche. Mais il est évident que c'est là exciter ce feu intérieur, plutôt que l'abattre; ce soulagement d'un instant sera suivi d'une douleur plus vive.

## CHAPITRE 6

D'une comparaison, qui montre comment le moine doit garder ses pensées.

Il faut donc que sans cesse le moine fixe toute son attention vers un but unique, auquel il fera activement converger toutes les pensées qui se lèvent ou s'agitent dans son esprit; et c'est le souvenir de Dieu.

Je le compare à un homme qui voudrait élever et fermer dans les airs la voûte d'une abside. Celui-ci doit tracer toute sa circonférence d'après le centre, qui est un point extrêmement délicat, et calculer, en se guidant sur cette norme infaillible, l'exacte rotondité et le dessin de la construction. Qui tenterait de mener l'oeuvre à bien sans l'épreuve de ce point central, quelque confiance qu'il ait en son habileté ou en son génie, se mettrait dans l'impossibilité d'obtenir une forme régulière et sans défaut. Il ne pourrait non plus s'apercevoir, au seul regard, dans quelle mesure son erreur a nui à la beauté qui résulte d'une rondeur parfaite. Mais il lui faut, pour cela, se référer constamment à l'indice qui lui permet d'apprécier la justesse de ses mesures; et, selon la lumière qu'il reçoit de là, déterminer exactement le pourtour intérieur et extérieur de l'ouvrage. Un seul point sera le noeud d'une si imposante construction.

Ainsi en va-t-il de notre âme. Si le moine ne fait de la charité le centre immobile autour duquel toutes ses oeuvres rayonnent; s'il ne redresse ses pensées ou ne les rejette, en se guidant, pour ainsi dire, par le compas très sûr de la charité : il ne réussira jamais à construire avec une véritable habileté l'édifice spirituel dont l'apôtre Paul est l'architecte (cf. 1 Co 3,10); il ne connaîtra pas la beauté de ce temple intérieur que le bienheureux David désirait de présenter à Dieu, lorsqu'il s'écriait : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de ta Demeure et le lieu où réside ta Gloire* (Ps 25,8). Mais il élèvera sans art, dans son coeur, un temple sans beauté, indigne du saint Esprit et destiné à s'abîmer sans retard. Loin d'avoir la gloire d'y habiter avec l'Hôte divin, il sera écrasé misérablement sous ses ruines.

## CHAPITRE 7

Question : Pourquoi penser que le voisinage de nos parents nous serait nuisible, lorsque

cet inconvénient n'existe pas pour ceux qui demeurent en Égypte ?

GERMAIN. — C'est un utile précepte, de recommander les travaux qui peuvent se faire à l'intérieur de la cellule. Outre l'exemple de votre Béatitude, que nous voyons fondée en l'imitation des vertus apostoliques, le témoignage de notre propre expérience nous a rendu manifestes les avantages d'un tel choix.

Mais, pour le voisinage des parents, vous ne paraissez pas vous-mêmes l'avoir fui beaucoup. Pourquoi nous, devons-nous l'éviter avec tant de soin ? Cela n'est pas très clair. Vous autres, qui marchez sans reproche dans toute voie de perfection, vous résidez bien dans votre pays ! Nous en remarquons même plusieurs, qui ne se sont pas retirés très loin de leur propre bourg. Ce qui ne vous est pas nuisible, pourquoi l'estimer contraire pour nous ?

## CHAPITRE 8

Réponse : Toutes choses ne conviennent pas à tout le monde.

Une chose est bonne : et c'est à tort parfois que l'on en prend exemple. Quelque présomptueux va se mêler d'imiter son prochain; mais il n'a pas les mêmes sentiments, le même propos, une égale vertu : il se prendra dans les pièges de l'erreur et de la mort, où d'autres se sont acquis le fruit de l'éternelle vie.

C'est ce qui serait arrivé sans aucun doute à David, malgré sa bravoure, dans sa lutte contre le terrible géant Goliath, s'il avait revêtu la puissante armure de Saül, qui était faite pour un homme. Par elle, un âge plus robuste avait couché dans la poussière des bataillons entiers, mais David adolescent trouvait une perte assurée. Cependant, sa prudente discrétion sut choisir ce qui convenait à sa jeunesse. Pour marcher contre son redoutable adversaire, il se munit des armes avec lesquelles il se sentait capable de combattre, au lieu de la cuirasse et du bouclier dont il voyait les autres couverts.

Ainsi, que chacun de nous considère soigneusement la mesure de ses forces, et d'après elle, embrasse le genre de vie qu'il lui plaît. Toutes les vocations sont bonnes, mais elles ne conviennent pas indifféremment à chacun. La vie anachorétique est bonne; mais nous ne la croyons pas pour cela convenable à tous, car beaucoup éprouvent qu'elle peut être infructueuse et même funeste. Nous confessons à juste titre que la discipline cénobitique et le soin des frères sont choses saintes et dignes d'éloge; mais nous ne pensons pas pour autant que l'on doive s'y porter universellement. L'oeuvre des hôpitaux abonde en fruits excellents; mais tous ne pourraient s'y consacrer indistinctement, sans détriment pour leur patience.

Comparez donc les coutumes de votre pays avec celles du nôtre; puis, considérez séparément, de part et d'autre, le degré de vigueur morale des habitants, résultat de la persévérance dans la vertu ou le vice. Ce qui est dur et impossible à un homme de telle contrée, une habitude invétérée a pu en faire pour d'autres comme une seconde nature. Il

existe des peuples, séparés par une grande diversité de climat, qui savent endurer, sans vêtements qui les protègent, l'extrême rigueur du froid ou les ardeurs brûlantes du soleil. Mais ceux qui n'ont pas l'expérience d'un ciel aussi inclément, demeurent incapables de supporter ces températures excessives, quelque robustes qu'ils soient. Votre cas n'est-il pas tout pareil ? Vous mettez, ici, la dernière énergie, physique et morale, à combattre en bien des points le naturel, si je puis dire, de votre patrie. Mais examinez si, dans vos régions, roidies dans une torpeur d'hiver, à ce qu'on dit, et comme glacées par le froid d'une excessive infidélité, vous pourrez supporter l'espèce de nudité que vous voyez chez nous. Car, pour ce pays, l'ancienneté de la vie monastique lui a rendu de quelque façon naturelle cette force dans le saint propos. Si vous découvrez en vous une constance égale et une même vertu, vous n'êtes pas obligés non plus à fuir vos parents ni vos frères.

## CHAPITRE 9

Ceux-là peuvent ne pas craindre le voisinage de leurs parents, qui sont de force à imiter la mortification de l'abbé Apollon.

Mais je veux que vous ayez une norme sûre, pour prendre de vos forces l'idée qui convient; et je vous conterai brièvement une histoire, dont le héros fut un vieillard qui a nom l'abbé Apollon. Si, après avoir sondé l'intime de votre coeur, vous pouvez vous rendre témoignage de n'être pas inférieurs à son propos ni à sa vertu, il vous sera loisible, sans détriment de votre idéal et sans péril pour votre profession, d'aller habiter dans votre patrie et à proximité de vos parents : vous êtes assurés que l'austère renoncement de notre vie, dont l'éloignement, autant que votre libre vouloir, vous fait, dans cette province, une obligation, ne sera pas évincé par les affections de famille ou l'agrément des lieux.

C'était au beau milieu de la nuit; le frère de notre vieillard le vient trouver. Un boeuf à lui, gémit-il, s'est pris très profondément dans la boue d'un marécage. Il supplie donc Apollon de sortir pour un peu de temps de son monastère, afin de l'aider à dégager sa bête : seul, il n'y saurait parvenir.

Pourquoi, fait alors Apollon, n'avoir pas demandé notre frère cadet, qui était plus proche que moi sur votre chemin ? L'autre pensa : Il a oublié que ce frère est mort et enterré depuis longtemps. Trop d'abstinence et de solitude lui aura fait perdre le sens.

*Comment, réplique-t-il, pouvais-je appeler de son tombeau un homme mort depuis quinze ans ?*

Et l'abbé Apollon : *Ignorez-vous qu'il y a vingt ans que je suis mort à ce monde, et que, du tombeau de cette cellule, je ne puis vous être d'aucun secours pour ce qui regarde la vie présente. Le Christ pourrait-il souffrir la moindre trêve à la vie de mortification que j'ai embrassée, pour vous aider à retirer votre boeuf ? Il n'a pas accordé un moment de*

*délai pour la sépulture d'un père, qui était un office beaucoup plus prompt, plus digne, plus religieux !*

Là-dessus, scrutez le mystère de votre coeur, et voyez prudemment si vous pourrez retenir sans cesse, près des vôtres, une telle austérité. Si vous vous sentez pareils à ce vieillard par la mortification intérieure, sachez que le voisinage de vos parents et de vos frères ne vous sera pas non plus dommageable. Bien qu'établis dans leur proximité, vous vous estimerez comme morts pour eux; vous ne consentirez point à leur prêter votre concours, ni qu'ils vous relâchent par leurs bons offices.

## CHAPITRE 10

Question : Est-il nuisible au moine que ses parents le fournissent du nécessaire ?

GERMAIN. — Vous ne laissez, sur ce point, aucune place au doute. Oui, nous en sommes certains, nous ne pourrions, dans le voisinage de nos parents, nous vêtir misérablement ni aller tous les jours pieds nus, comme nous faisons ici. Nous ne prendrions pas non plus tant de peine, pour nous procurer les choses nécessaires à la vie, comme d'apporter l'eau sur nos épaules d'une distance de trois milles. La honte, et ta crainte de les faire rougir eux-mêmes, nous empêcheraient d'en agir de la sorte à leur vue.

Mais quel obstacle à notre propos, si, délivrés par leur complaisance de toute sollicitude à l'endroit de la nourriture, nous nous donnions tout entiers à la lecture et à la prière ? Le travail auquel nous nous livrons ici, nous est une distraction; supprimé, nous pourrions nous appliquer avec plus de force aux seuls exercices spirituels.

## CHAPITRE 11

Réponse : Sentiment de saint Antoine sur ce sujet.

ABRAHAM — Je ne vous opposerai pas mon propre sentiment, mais celui du bienheureux Antoine. Un frère languissait dans la tiédeur que vous dites. Antoine confondit sa paresse; et le fit de telle sorte, que ses paroles donnent solution au problème que vous posez.

Certain jour, quelqu'un lui arrive, disant que la discipline anachorétique ne méritait point tant d'admiration, et que c'était la marque d'une plus grande vertu de pratiquer la perfection au milieu des hommes, que non pas dans le désert.

*Vous-mêmes, où demeurez-vous ?* interroge le bienheureux Antoine.

*Proche de mes parents,* répond le visiteur. Pourvu de tout par leurs soins, je suis libre du souci et de l'inquiétude qui naissent du travail journalier. Ainsi, poursuivait-il avec fierté, je puis m'appliquer sans cesse à la prière, sans distraction de l'esprit.

— Mais mon ami, dites-moi, dans les pertes et les revers qu'ils éprouvent, n'avez-vous

point de tristesse ? Et leur prospérité, au contraire, ne vous donne-t-elle point de joie ? Le frère confessa qu'il était également touché du bien comme du mal qui leur arrivait. *Sachez donc*, repartit alors le vieillard, *que vous serez compté, dans le siècle futur, parmi ceux dont vous aurez partagé sur terre les gains et les pertes, les joies et les chagrins.*

Puis, non content de ce discours, le bienheureux Antoine élargit le champ de la discussion : *Ce n'est point là, dit-il, le seul détriment que vous inflige la grande tiédeur où vous vivez. Détriment que, à la vérité, vous ne sentez pas vous-même aujourd'hui; et il semble que vous fassiez écho à cette sentence des Proverbes : On me frappe, mais je ne l'ai pas senti; on me joue, et je ne m'en suis pas aperçu (Pro 23,35), ou à cette parole du prophète : Des étrangers ont dévoré sa force, et il ne l'a pas su (Os 7,9).* Détriment notable toutefois, puisque votre âme change tous les jours suivant les événements qui surviennent, et qu'elle se voit sans cesse abîmée dans les pensées terrestres.

Mais votre paresse a encore un autre inconvénient. Elle vous prive du fruit que vous feriez en travaillant, et de la juste récompense de vos peines. Soutenu par les largesses de vos parents, vous oubliez de pourvoir de vos propres mains à votre subsistance, comme le voudrait la règle du bienheureux Apôtre. Écoutez-le, en effet, promulguant ses dernières recommandations aux principaux de l'Église d'Éphèse. Il rappelle qu'au milieu même des saints travaux de la prédication évangélique, il n'a cessé de pourvoir, tant à son entretien, qu'à celui de ses compagnons, qui l'aidaient dans son ministère, et se trouvaient, par ce fait, empêchés : *Vous savez, dit-il, que ces mains ont fourni à tout ce qui m'était nécessaire, et à ceux qui étaient avec moi (Ac 20,34).* Et, pour bien montrer qu'il le faisait, afin de nous donner un utile exemple, il dit ailleurs : *Nous n'avons pas été oisifs parmi vous, et nous n'avons mangé le pain de personne; mais nous avons travaillé nuit et jour, dans la peine et la fatigue, afin de n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir; mais nous voulions vous donner en notre personne un exemple à imiter (2 Thess 3,7-8).*

## CHAPITRE 12

Utilité du travail et préjudice de l'oisiveté.

Non plus qu'à vous, l'assistance de nos parents ne nous eût fait défaut. Cependant, nous avons préféré à toutes les richesses la nudité où vous nous voyez. Plutôt que de nous appuyer sur leur secours, nous avons mieux aimé gagner de nos sueurs la nourriture quotidienne de notre corps. Pénurie laborieuse, mais qui nous a paru supérieure à la vaine méditation des Écritures et aux lectures infructueuses que vous prônez si fort. Non pas, croyez-le bien, que nous n'eussions très volontiers suivi votre pratique, si les exemples des apôtres et les enseignements de nos anciens nous avaient appris qu'elle fût plus utile. Mais sachez qu'elle est cause d'un inconvénient non moins grave que celui

dont nous parlions tout à l'heure : sain de corps et robuste comme vous êtes, c'est l'argent des autres qui doit fournir à votre subsistance; or ceci ne convient en bonne justice qu'aux personnes débiles.

À la vérité, sauf l'espèce de moines qui vit, selon le précepte de l'Apôtre, du travail de ses mains, tout le genre humain s'attend à la charité d'autrui. Non seulement ceux qui font gloire de subsister des biens de leurs parents, du travail de leurs gens ou des fruits de leurs domaines, mais les rois eux-mêmes doivent à l'aumône leur entretien. Et c'est aussi le sens des décisions de nos pères : tout ce qui, sur notre dépense quotidienne, ne provient pas du travail de nos mains, il faut, d'après eux, le porter au compte de la charité. Ils suivent d'ailleurs en ce point l'enseignement de l'Apôtre, qui interdit aux oisifs tout secours de la libéralité d'autrui : *Celui qui ne veut pas travailler, déclare-t-il, ne doit pas non plus manger* (2 Thess 3,10).

Ainsi parla le bienheureux Antoine en réponse à ce frère. Cet exemple nous instruit nous-mêmes à fuir les pernicieuses complaisances de nos parents et de tous ceux dont la charité pourrait fournir à notre entretien, comme aussi les agréments d'un séjour délicieux. Il nous apprend encore à mettre au-dessus de toutes les richesses de ce monde, des sables naturellement amers et stériles, des régions brûlées par l'inondation marine et sur lesquelles aucun homme vivant n'exerce droit ni domaine : cela, dans la vue, sans doute, d'éviter les foules humaines à l'abri d'une retraite inaccessible; mais aussi pour que la fécondité du sol ne nous sollicite point à quelque culture absorbante, par où l'âme, distraite de son objet essentiel, se condamnerait au vide et à la stérilité spirituelle.

## CHAPITRE 13

De la fable du barbier, qui fut inventée pour rendre manifestes les illusions du diable.

Vous vous flattez de pouvoir en sauver d'autres, et c'est l'espérance de faire plus de fruit qui vous donne cette hâte de revoir votre patrie. Eh bien, écoutez sur ce sujet une fable de l'abbé Macaire, où l'agrément le dispute à l'à-propos. Il la raconta jadis à certain frère que travaillaient de semblables désirs, pour lui servir d'un opportun remède.

Il y avait dans une ville un barbier des plus habiles. Pour trois deniers de cuivre, il rasait son homme; mais, si mince et misérable que fût son salaire, il trouvait le moyen, après en avoir pris ce qu'il fallait pour son entretien, de mettre chaque jour dans sa bourse cent deniers bien comptés.

Il ne cessait de thésauriser de la sorte, lorsqu'il apprit qu'en une ville lointaine, les barbiers ne percevaient pas moins d'un sou d'or par tête. À cette nouvelle, il se dit : *Combien de temps me trouverai-je content avec ce métier de mendiant ? Tant de peine pour avoir trois deniers, lorsque je pourrais, en me rendant là-bas, gagner de quoi amasser une fortune !*

Sur-le-champ, il prend ses instruments; et, ayant dépensé pour les frais du voyage toutes les économies qu'il avait faites en un si long temps, il parvient à grand-peine dans cette ville heureuse où l'on remuait l'or à pleines mains.

Dès le premier jour qu'il y entra, il reçut, en effet, d'un chacun le prix qu'on lui avait dit. Sur le soir, voyant sa bourse bien garnie, il se rend tout joyeux au marché, afin d'acheter de quoi se nourrir. Mais tout était au poids de l'or. Après avoir mis jusqu'à son dernier sou pour un maigre souper, il revint chez lui sans un denier vaillant.

Quand il vit que tout son gain s'en allait ainsi chaque jour, si bien qu'au lieu de rien mettre de côté, à peine pouvait-il suffire à sa dépense, il se prit à songer en lui-même : Je retournerai dans la ville où j'étais, et je recommencerai à travailler pour le gain modique que j'y faisais. Tel qu'il était, il fournissait largement à ma subsistance; et il m'en restait tous les jours quelque chose, dont j'amassais un capital pour le soutien de ma vieillesse. L'épargne quotidienne était petite : mais, en s'augmentant sans cesse, elle faisait à la longue une somme respectable. Ainsi, j'avais plus de profit avec mes deniers de cuivre, que je n'en ai maintenant de mes sous d'or, puisque ce gain imaginaire, loin de laisser du superflu pour l'épargne, suffit malaisément à mes besoins.

Morale : Mieux vaut pour nous poursuivre sans relâche le gain modeste que nous faisons dans notre solitude. Les soins du siècle, les embarras du monde, l'élévation de la vanité ne le rongent point; le souci du pain quotidien n'en diminue rien. Et l'adage en est vrai : *Mieux vaut le peu du juste que les grandes richesses des pécheurs* (Ps 36,16). Affecter des profits plus considérables ! Mais, à supposer que nous les obtenions par des conversions multipliées, la vie que l'on mène dans le monde et les distractions journalières auraient tôt fait de le dissiper. Selon la parole de Salomon : *Une poignée vaut mieux avec du repos, que plein les deux mains avec le labeur et la présomption d'esprit* (Ec 4,6).

Cependant, les faibles sont nécessairement victimes de ces illusions ruineuses. Mal assurés de leur salut, et ayant encore besoin de se former eux-mêmes à l'école d'autrui, l'artifice du diable les pousse à convertir et gouverner les autres. Mais réussiraient-ils à faire quelque profit, en en gagnant plusieurs, leur impatience et leur conduite mal réglée ne tarderont pas à l'anéantir. Et il leur arrivera ce que dit le prophète Aggée : *Celui qui amasse des richesses, les met dans une bourse trouée* (Ag 1,6). C'est, en vérité, mettre son gain dans une bourse trouée, que de perdre par son cœur intempérant et une continuelle distraction d'esprit, ce que l'on semblait avoir acquis dans la conversion d'autrui. Finalement, tandis qu'ils s'imaginent gagner davantage en instruisant les autres, ils ruinent tout le travail de leur propre réforme : *Tels font les riches, qui n'ont rien, dit le Sage; et tels s'abaissent, qui possèdent de grands biens* (Pro 13,7). Et encore : *Mieux vaut un homme de condition vile, mais qui se suffit, que celui qui est dans les honneurs, et manque de pain* (Pro 12,9).

## CHAPITRE 14

Question : D'où nous venaient ces idées fausses ?

GERMAIN. — L'allégorie est heureuse; votre discours nous a rendu manifestes les illusions qui nous égaraient. Nous serions curieux d'en apprendre maintenant les causes et les remèdes, de savoir d'où nous est venue cette duperie. Il est bien certain que personne ne peut apporter remède au mal, hors celui qui en a révélé d'abord l'origine.

## CHAPITRE 15

Réponse : Du triple mouvement de l'âme.

ABRAHAM — Tous les vices n'ont qu'une même source et une identique origine. Mais, selon la partie, et, pour ainsi parler, le membre qui est vicié dans l'âme, elle reçoit les vocables divers des passions et maladies spirituelles.

On constate un fait analogue pour les affections corporelles. Car, bien que la cause en soit unique, elle ne laisse pas de se diversifier en plusieurs sortes de maladies, suivant le membre qui est atteint. Si l'humeur peccante assiège la tête, qui est comme la citadelle du corps, elle donne lieu à la céphalalgie; si elle envahit les oreilles ou les yeux, ou à l'otalgie ou l'ophtalmie; si elle se porte aux articulations ou aux extrémités des mains, c'est la maladie articulaire, ou la goutte des mains; si elle descend jusqu'à l'extrémité des pieds, l'affection change de nom, pour s'appeler podagre ou goutte des pieds. Pour une même source d'humeur maligne, autant de vocables divers que de parties ou de membres atteints.

Des choses visibles passant aux invisibles, nous pouvons bien croire que l'énergie des vices se trouve aussi localisée dans les différentes parties et, si l'on peut dire, les membres de l'âme. Or, les sages y distinguent trois facultés, la raisonnable, l'irascible et la concupiscible. L'une ou l'autre sera nécessairement altérée, toutes les fois que le mal nous attaquera. Lors donc que la passion mauvaise touche quelque-une de ces puissances, c'est d'après l'altération qu'elle y détermine, que le vice particulier reçoit sa dénomination. Si la

peste vicieuse infecte la partie raisonnable, elle y engendre la vaine gloire, l'élèvement, la superbe, la présomption, la contention, l'hérésie. Si elle blesse la partie irascible, elle enfante la fureur, l'impatience, la tristesse, la cruauté. Si elle corrompt la partie concupiscible, elle produit la gourmandise, l'impureté, l'amour de l'argent, les pernicieux et terrestres désirs.

## CHAPITRE 16

C'est la partie raisonnable de l'âme qui est corrompue dans le cas présent.

Si donc vous voulez connaître la source et l'origine du mal dont vous souffrez, sachez que c'est la partie raisonnable de votre âme qui a été blessée; car c'est d'elle que pullulent les vices de la présomption et de la vaine gloire. Et par conséquent, il faut traiter ce membre principal, si je puis dire, par le jugement de la discrétion et la vertu d'humilité : puisque c'est ensuite de son altération que, pensant être parvenus au sommet de la perfection et vous jugeant capables de former les autres, l'élévation de la vaine gloire vous a emportés dans les futiles divagations que vous m'avez confessées. Il vous sera facile de retrancher toutes ces frivolités, lorsque vous serez une fois fondés, comme je viens de le dire, dans la vertu d'humilité. Alors, touchés de contrition, vous verrez quelle oeuvre laborieuse et malaisée c'est pour chacun de sauver son âme; et vous acquerez la conviction profonde que, bien éloignés de pouvoir enseigner les autres, vous avez encore besoin vous-mêmes du secours d'un maître.

## CHAPITRE 17

La partie la plus faible de l'âme succombe la première aux tentations du diable.

Appliquez donc au membre ou à la partie de votre âme qui a été spécialement blessée, le remède de l'humilité.

C'est parce que cette faculté est, selon toute apparence, plus faible chez vous que les autres qu'elle doit succomber la première aux attaques du démon.

Ici encore, il en va comme du corps humain. Lorsque survient une occasion fâcheuse, par excès de fatigue ou par suite d'un air corrompu, ce sont les parties les plus faibles qui se laissent entamer et succombent tout d'abord; et c'est seulement lorsque la maladie s'y est installée, qu'elle contamine de là les parties demeurées saines. De même pour notre âme. Quelque souffle de peste vient-il à passer, elle sera fatalement touchée par le côté qui, plus délicat et plus faible, offre moins de résistance aux chocs violents de l'ennemi, et courra le risque d'être prise par où la garde imprudente ouvre à la trahison un plus facile accès.

C'est en cette manière que Balaam conclut avec certitude à la possibilité de surprendre le peuple de Dieu. Connaissant le faible des enfants d'Israël, il conseilla de leur tendre de ce côté le piège où ils se prendraient. Il ne douta pas de leur chute immédiate, si on leur offrait une occasion de luxure, parce qu'il savait que c'était la partie concupiscible de leur âme qui souffrait la corruption (cf. Nb 31,16; 25,1-2).

C'est aussi de cette méthode que la malignité perfide des puissances spirituelles s'emploie à nous tenter. Elles tendent principalement leurs pièges insidieux par les côtés de l'âme où elles la sentent malade. Voient-elles, par exemple, que la partie raisonnable est viciée en nous, elles s'efforcent de nous tromper par le même procédé qui servit jadis aux Syriens pour le roi Achab, selon que l'Écriture nous le raconte : *Nous savons, dirent les Syriens, que les rois d'Israël sont cléments. Mettons donc des sacs sur nos reins et*

*des cordes à notre cou; sortons vers le roi d'Israël, et nous lui dirons : Ton serviteur Benadab dit : Je t'en prie, que mon âme vive ! (3 Rois 20,31-32) Et Achab, ému du vain éloge que l'on faisait de sa miséricorde, plutôt que de vraie clémence : S'il vit encore, dit-il, il est mon frère. (Ibid.,32) Ainsi les démons s'efforcent-ils de nous abuser quant à la partie raisonnable, afin de nous faire offenser Dieu par où nous penserions obtenir une récompense et recevoir le prix de la clémence. Mais alors, nous entendrions à notre tour le reproche fait à Achab : Parce que tu as laissé échapper de tes mains un homme digne de mort, ta vie répondra pour sa vie, et ton peuple pour son peuple (Ibid., 42) De même, lorsque l'esprit immonde dit : Je sortirai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes (Ibid., 22,22), il tend évidemment ses pièges du côté de la partie raisonnable, qu'il sait ouverte à ses embûches meurtrières. Il se forgeait une idée toute semblable de notre Seigneur; et c'est pourquoi il Le tenta par les trois puissances de l'âme, puisque c'est par l'une ou l'autre de ces trois portes que tout le genre humain est fait captif. Mais toutes ses habilités insidieuses ne purent rien gagner. Il attaque la partie concupiscible, en disant : Ordonne que ces pierres se changent en pains (Mt 4,3); l'irascible, lorsqu'il Le pousse à convoiter la puissance du siècle présent et les royaumes de ce monde; la raisonnable, quand il dit : Si Tu es le Fils de Dieu, jette-Toi en bas (Ibid., 6). Cependant, ses illusions restent sans effet, parce que, contrairement à la conjecture qu'il avait formée faussement, il ne trouve rien en Lui de vicié : Le prince de ce monde vient, et il ne trouvera rien en Moi (Jn 14,30), dit le Seigneur.*

## CHAPITRE 18

Le désir d'un silence plus parfait, qui nous rappelait dans notre patrie, était-il un bon désir ?

GERMAIN. — Parmi les illusions et les erreurs qui nous avaient enflammés du désir de revoir notre patrie, nous flattant, comme le regard exercé de votre Béatitude l'a bien reconnu, d'un vain espoir d'y trouver des avantages spirituels, ceci par-dessus tout nous poussait : les frères qui nous visitent de temps à autre, nous empêchent de nous ensevelir, comme nous le souhaiterions, dans une retraite continuelle et un long silence; de plus, nous sommes obligés, lorsqu'il en survient quelques-uns, de rompre le cours de notre abstinence quotidienne et de déroger à la mesure que nous y suivons; ce serait pourtant notre désir, d'y être fidèles sans interruption, afin de châtier notre corps. Nous sommes persuadés que pareille chose n'arriverait pas dans notre province, où il ne se rencontre personne, ou peu s'en faut, qui suive notre profession.

## CHAPITRE 19

Réponse : De l'illusion diabolique qui consiste à promettre le repos dans une plus vaste

solitude.

ABRAHAM. — C'est l'indice d'une rigueur déraisonnable et inconsidérée, que dis-je ? c'est bien plutôt la marque d'une tiédeur excessive, que de n'être visité par personne. Quelqu'un va d'un pas trop lent dans la voie qu'il a embrassée, l'homme d'autrefois continue de vivre en lui : c'est justice que personne ne le vienne voir, je ne dirai point parmi les saints, mais parmi les gens du commun eux-mêmes.

Pour vous, si vous brûlez d'un amour véritable et parfait pour notre Seigneur, et suivez Dieu, qui est charité (cf. 1 Jn 4,16), avec une ferveur entière, fuyez en tels lieux inaccessibles qu'il vous plaira, les hommes fatalement vous y viendront trouver; et plus l'ardeur du divin amour vous mettra près de Dieu, plus grande sera la multitude des saints qui affluera vers vous. C'est la parole du Christ : *Une ville située sur une montagne ne peut être cachée* (Mt 5,14). *Ceux qui M'aiment, dit le Seigneur, Je les glorifierai; mais ceux qui Me méprisent seront sans honneur* (1 Rois 2,30).

Sachez-le, la ruse la plus subtile du démon, le piège le mieux dissimulé où il précipite les pauvres imprudents, consiste à leur ravir, tandis qu'il leur promet de plus grands biens, le gain nécessaire du progrès quotidien. Il leur persuade qu'ils devraient chercher des solitudes plus cachées et plus vastes, qu'il peint à leur imagination toutes fleuries des agréments les plus merveilleux. Mieux encore, il leur donne le mirage de lieux ignorés, inexistant; ils les voient, comme s'ils les connaissaient, ils se les imaginent tout prêts à les recevoir, abandonnés à leur discrétion; nulle difficulté à en prendre possession. Quant aux habitants, le menteur les représente traitables et faciles à conduire au chemin du salut : l'âme cueillera là-bas des fruits plus abondants. Mais, à la faveur de ces promesses, il ne veut que l'amuser et lui ravir le profit présent.

Que le moine écoute ce vain espoir : le voilà séparé de la société des anciens. D'autre part, toutes les chimères qu'il s'était formées dans son cœur s'évanouissent. Comme s'il sortait d'un profond sommeil, il ne trouve rien, en s'éveillant, de ce qu'il avait rêvé. Les exigences de la vie devenues plus grandes, des liens inextricables le tiennent comme dans un filet; et le démon ne lui laisse même pas le loisir de respirer, pour songer aux biens qu'il s'était promis. Il a voulu fuir les visites, rares et toutes pénétrées de l'esprit surnaturel, que lui faisaient les frères; et il est pris tous les jours dans la presse des séculiers. Jamais plus il ne retrouvera, même en un degré médiocre, le calme ni la régularité de la vie anachorétique.

## CHAPITRE 20

Combien il est utile de prendre quelque relâche à l'arrivée d'un frère.

Aussi bien, la trêve agréable que l'hospitalité nous accorde parfois à l'occasion de la visite d'un frère, et où vous ne voyez, vous, qu'une importunité à fuir, ne laisse pas d'être utile et salutaire tant au corps qu'à l'âme. Écoutez plutôt.

Il arrive souvent, je ne dis pas aux novices ni aux faibles, mais aux plus consommés en expérience et en perfection, que, si le changement n'apporte quelque relâche à leur esprit toujours tendu vers les pensées sérieuses, ils tombent dans la tiédeur; ou c'est leur santé qui subit un fléchissement pernicieux.

Aussi les solitaires prudents et parfaits doivent faire mieux que supporter patiemment les visites des frères, mais les recevoir avec joie. D'abord, elles nous provoquent à désirer toujours plus avidement le secret de la solitude. On croirait qu'elles retiennent notre course; en réalité, elles sauvent son infatigable continuité. Car, si jamais nul obstacle ne nous retardait, nous ne pourrions conserver jusqu'à la fin la même vitesse. Ensuite, elles nous offrent gracieusement, avec le fruit de l'hospitalité, une réfection nécessaire à notre pauvre corps; et, tout en bénéficiant d'un répit fort aimable, nous faisons plus de profit, que si nous avions persévéré dans le labeur de l'abstinence. Mais je vous dirai brièvement à ce propos une comparaison qui me semble très opportune. L'histoire en est si vieille qu'elle est comme quasi partout.

## CHAPITRE 21

Comment, à ce qu'on dit, l'évangéliste Jean montra l'utilité du délassement.

On raconte que le bienheureux Jean caressait doucement une perdrix. Soudain, il voit venir à soi certain philosophe dans l'appareil d'un chasseur. Celui-ci s'étonne qu'un homme d'une si grande réputation et renommée s'abaisse à des divertissements si petits et si peu relevés.

— Est-ce vous, dit-il, ce Jean si fameux, de qui l'insigne renom, entre tous illustre, m'avait à moi-même inspiré un si extrême désir de vous connaître ? Pourquoi donc vous occuper à de si vils amusements ?

— Qu'est-ce donc que vous portez à la main ? repartit le bienheureux Jean.

— Un arc.

— Et pourquoi ne le portez-vous pas toujours tendu ?

— Il ne le faut pas, de peur qu'à force d'être courbé, sa raideur ne s'amollisse et ne se perde; et, lorsque je devrais lancer contre quelque animal un trait plus puissant, sa force s'étant perdue par la tension continuelle, le coup ne partirait plus avec la vigueur nécessaire.

— Eh ! ne vous étonnez pas non plus, jeune homme, que j'accorde à mon esprit cette innocente et brève récréation. Si, de temps à autre, je ne le reposais de sa tension, en lui donnant quelque relâche, la continuité même de l'effort l'amollirait, et il ne pourrait plus obéir à la vertu de la partie spirituelle, lorsque besoin serait.

## CHAPITRE 22

Question : Comment faut-il entendre cette parole de l'Évangile : *Mon joug est doux et*

*mon fardeau léger* (Mt 11,30) ?

GERMAIN. — Puisque vous avez si bien apporté remède à toutes nos illusions, et que votre doctrine a su démasquer les tromperies diaboliques qui nous agitaient si violemment, nous vous prions de nous expliquer encore ce mot de l'Évangile : *Mon joug est doux, et mon fardeau léger*. Car il paraît assez opposé à ce que dit le prophète : *À cause des paroles de tes Lèvres, j'ai gardé des voies dures* (Ps 106,4). D'autant que l'Apôtre lui-même déclare : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus, auront à souffrir persécution* (2 Tm 3,12). Ce qui est dur et semé de persécutions, ne peut être léger ni suave.

## CHAPITRE 23

Explication de cette parole.

La parole de notre Seigneur et Sauveur est parfaitement vraie : le témoignage de l'expérience peut nous en fournir une preuve facile. Il suffit d'entrer dans le chemin de la perfection de la manière qui convient et comme le Christ le veut, — de mortifier tous nos désirs et retrancher nos volontés mauvaises, — de ne point souffrir qu'il nous reste rien des biens de ce monde, qui donnerait prise au démon pour nous dévaster et déchirer selon soit bon plaisir, — plus encore, de comprendre que nous ne sommes point maîtres de nous-mêmes, et d'accomplir en vérité l'oracle de l'Apôtre : *Je vis, non pas moi, c'est le Christ qui vit en moi* (Gal 2,20).

Que peut-il y avoir de pénible, que peut-il y avoir de dur pour celui qui a embrassé le joug du Christ de toute son âme, et qui, affermi dans la vraie humilité, le regard toujours attaché aux souffrances du Christ, parmi toutes les injures qui lui sont faites se réjouit et dit : *C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour le Christ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* (2 Co 12,10).

Quelle atteinte à son patrimoine fera souffrir celui qui, glorieux de son parfait dénuement, a rejeté volontairement pour le Christ toutes les pompes de ce monde, et regarde toutes ses convoitises comme de l'ordure, afin de gagner le Christ (cf. Phil 3,8); qui méprise et écarte de son coeur toute angoisse que lui pourrait donner la perte de ses biens, par la méditation continuelle de ce précepte évangélique : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ? (Mt 16,26).

Quelle privation pourra bien attrister celui qui reconnaît que tout ce que les autres peuvent lui ravir, ne lui appartient pas, et proclame avec un courage invincible : *Nous n'avons rien apporté en ce monde; il n'est pas douteux que nous ne puissions non plus rien emporter*. (1Tm 6,7) ? Quelle indigence abattra la force d'un homme qui ne veut avoir, ni sac pour le chemin, ni argent dans sa ceinture (cf. Mt 10,9-10; Mc 6,8-9), mais

se glorifie avec l'Apôtre *dans les jeûnes multipliés, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité.* (2 Co 9,27) ?

Quel labeur, quel ordre, si dur qu'il soit, de son ancien pourra troubler dans sa tranquillité de coeur celui qui, n'ayant point de volonté propre, va au-devant de tout ce qui lui est commandé, non seulement avec patience, mais avec joie; qui, à l'exemple de notre Sauveur, ne cherche pas à faire sa volonté, mais celle du Père, lui disant à son tour : *Non pas comme je veux, mais comme Tu veux.* (Mt 26,39) ? Quelles injures, quelle persécution pourront effrayer, mais plutôt quel supplice pourra ne pas réjouir celui qui, parmi les coups, sans cesse avec les apôtres exulte et souhaite d'être jugé digne de souffrir l'opprobre pour le Nom du Christ (cf. Ac 5,41) ?

## CHAPITRE 24

Pourquoi le joug du Seigneur paraît amer et pesant.

Que si le joug du Christ ne nous paraît, au contraire, ni léger, ni suave, il n'est que juste de l'attribuer à notre résistance opiniâtre. La défiance et le manque de foi nous ôtent tout ressort. Ensuite, par quel prodige de déraison ! nous luttons contre le commandement, ou plutôt le conseil qui dit : *Si tu veux être parfait, va, vends (ou abandonne) tout ce que tu as; puis, viens et suis-Moi* (Mt 19,21). C'est-à-dire que nous voulons garder les biens de la terre.

De là mille chaînes dont le démon nous tient attachés. La conséquence en est fatale : dès qu'il voudra nous séparer des joies spirituelles, il nous contristera par quelque diminution de notre avoir ou une perte totale. Car toutes ses ruses tendent à ce but : lorsque notre convoitise vicieuse nous aura rendu pesantes la douceur du joug du Sauveur et la légèreté de son fardeau, captifs des richesses que nous réservions pour notre repos et notre consolation, il nous torturera sans trêve avec les fouets des soucis terrestres, prenant en nous-mêmes de quoi nous lacérer.

C'est que *tout homme est prisonnier dans les liens de ses péchés* (Prov 5,22); et le prophète lui dit : *Voici : vous tous qui allumez un feu et vous environnez de flammes, marchez dans l'ardeur de votre feu et dans les flammes que vous avez allumées* (Is 50,11). Salomon aussi nous en est témoin : *On est toujours puni par où l'on a péché* (Sag 11,17).

Les plaisirs que nous aimons, font eux-mêmes notre tourment; les jouissances et les délices du corps se retournent contre nous comme autant de bourreaux. Celui-là, en effet, qui s'appuie sur ses biens et ses ressources d'autrefois, fatalement ne parviendra ni à l'entière humilité du coeur ni à la parfaite mortification des plaisirs mauvais. Or, autant, par le secours de ces vertus, les extrémités de la vie présente et les pertes que l'ennemi peut nous infliger, se supportent, je ne dirai pas seulement avec la plus grande

patience, mais avec la joie la plus vive; autant leur absence laisse croître un élèvement pernicieux, qui, pour le plus léger affront, nous blesse des traits mortels de l'impatience. C'est alors que le prophète Jérémie nous adresse ces paroles : *Et maintenant, qu'as-tu à faire sur la route de l'Égypte, pour aller boire de l'eau bourbeuse ? Et qu'as-tu à faire sur la route de l'Assyrie, pour aller boire de l'eau du fleuve ? Ta malice t'accusera, et ton infidélité te reprendra. Sache donc et comprends quel mal c'est pour toi, quelle amertume, d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu, et que ma crainte ne soit plus en toi, dit le Seigneur* (Jér 2,18-19).

Si nous trouvons amère la suavité merveilleuse du joug du Seigneur, où en est la cause, sinon en ce que nous la mêlons d'amertume par nos défections. Si l'aimable légèreté du fardeau divin nous devient lourde, n'est-ce point que nous méprisons, dans notre présomption orgueilleuse, Celui qui nous aidait à le porter ? C'est le témoignage évident de l'Écriture : *S'ils eussent marché par des sentiers droits, ils auraient trouvé doux les sentiers de la justice* (Pro 2,20).

C'est nous, dis-je, oui c'est nous, la chose est manifeste, qui hérissons de nos désirs pervers, comme de cailloux tranchants, les sentiers droits et faciles du Seigneur; nous, qui désertons follement la voie royale, construite des pierres apostoliques et prophétiques, et aplanie par les pas des saints et du Seigneur Lui-même, pour suivre des chemins détournés, pleins de buissons, pour aller, les yeux aveuglés par l'enchantement des plaisirs d'ici-bas, ramper le long des sentiers obscurs et embarrassés des ronces du vice, les jambes déchirées, notre robe nuptiale en lambeaux, destinés pour être la proie des épines acérées, des serpents et des scorpions qui ont là leurs retraites. Car il est écrit : *Il y a des épines et des pièges sur les voies perverses, et celui qui craint le Seigneur s'en éloigne* (Ibid., 22,5). Et dans un autre endroit, le Seigneur, par la bouche du prophète, parle ainsi des égarés : *Mon peuple M'a oublié; il a fait de vains sacrifices; il a choppé dans ses propres voies, dans les sentiers du siècle; il a marché par un chemin qui n'était pas frayé* (Jér 18,15). Salomon dit encore : *Les chemins des paresseux sont pavés d'épines, mais ceux des forts sont aplanis* (Pro 15,19).

Mais, à s'écarter de la sorte de la voie royale, on ne parviendra pas à la sainte cité, notre mère, où notre course devrait invariablement se diriger sans cesse. L'*Ecclésiaste* exprime bien clairement cette vérité : *Le travail des insensés leur est une affliction, eux qui ne savent pas même aller jusqu'à la ville* (Ec 10,15), c'est-à-dire jusqu'à cette *Jérusalem céleste, qui est notre mère à tous* (Gal 4,26).

En revanche, quiconque, renonçant véritablement à ce monde, prendra sur soi le joug du Seigneur, et apprendra de lui, par le support quotidien des injures, qu'Il est *doux et humble de coeur* (Mt 11,9), celui-là demeurera constamment immobile au milieu de toutes les tentations, et *toutes choses concourront à son bien* (Rm 8,28). En effet, selon le prophète Abdias, *les Paroles de Dieu sont bonnes avec ceux qui marchent selon la droiture* (Mi 2,7); et il est dit encore : *Les Voies du Seigneur sont droites, et les justes y marcheront; mais les prévaricateurs y tomberont* (Os 14,10).

## CHAPITRE 25

### Utilité des tentations.

La Grâce du Sauveur, bénigne à notre endroit, nous procure, par la lutte contre les tentations, une plus belle couronne de gloire, qu'elle n'eût fait, en nous dispensant du combat. Il est d'une vertu plus sublime et plus excellente, quoique assiégé de persécutions et d'épreuves, de demeurer toujours inébranlable, et de garder jusqu'au bout la même confiante intrépidité par la pensée du Secours divin, de se faire des attaques des hommes comme l'armure d'une vertu invincible, remportant sur l'impudence un triomphe très glorieux, et par le moyen de la faiblesse conquérant la vertu, car *la vertu s'achève dans l'infirmité* (2 Co 12,9). Il est dit en effet : *Voici que je t'établis en ce jour comme une ville fortifiée, une colonne de fer et un mur d'airain, sur tout le pays, sur les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et tout le peuple du pays. Et ils te feront la guerre; mais ils ne prévaudront point, parce que je suis avec toi pour te délivrer, dit le Seigneur* (Jér 1,18-19).

Ainsi donc, selon le pur et vrai enseignement du Seigneur, la voie royale est douce et facile, encore qu'on la trouve dure et âpre.

Serviteurs bons et fidèles, prenez sur vous le joug du Seigneur, et apprenez de Lui qu'Il est *doux et humble de coeur*. Alors, déposant en quelque sorte le fardeau des passions terrestres, vous trouverez, par le Don de Dieu, non point la peine, mais le repos pour vos âmes. Il l'atteste par son prophète Jérémie : *Tenez-vous sur les routes, et voyez; interrogez sur les sentiers d'autrefois, quelle est la voie du salut, et suivez-la; et vous trouverez le repos pour vos âmes* (Ibid., 6,16). En vous aussitôt, les chemins tortueux seront redressés, les raboteux seront aplanis (Is 40,4). *Vous goûterez et verrez que le Seigneur est bon* (Ps 33,9). À la parole du Christ, dans l'Évangile : *Venez à Moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et Je vous soulagerai* (Mt 11,28), vous déposerez le poids écrasant de vos vices; puis, vous comprendrez les paroles qui suivent : *Parce que mon Joug est doux, et mon fardeau léger* (Ibid. 30).

Oui, la Voie du Seigneur est tout rafraîchissement, si l'on y marche suivant sa Loi. C'est nous qui nous créons douleurs et tourments par des préoccupations excessives et pleines de confusion, tandis que nous aimons mieux suivre les voies de ce siècle, tortueuses et fausses, même au prix des plus extrêmes périls et difficultés. Et après que, par cette méthode, nous nous sommes rendu pesant et dur le Joug du Sauveur, un esprit de blasphème nous emporte à nous plaindre de la dureté et âpreté du joug lui-même ou du Seigneur qui nous l'impose : *La folie de l'homme corrompt ses voies; cependant, c'est Dieu qu'il accuse dans son coeur* (Prov 19,3). Mais, selon ce qui se lit dans le prophète Aggée, lorsque nous dirons : *La Voie du Seigneur n'est pas droite* (Ez 18,25); il nous fera cette juste réponse : *La Voie du Seigneur n'est pas droite ? Ne sont-ce pas plutôt*

*vos voies qui sont tortueuses* (Ibid.) ?

Et de fait, si l'on veut bien comparer la fleur au parfum suave de la virginité et l'infinie délicatesse de la chasteté avec l'affreux et fétide bournier des voluptés charnelles, le repos et la sécurité des moines aux périls et disgrâces où sont enveloppés les gens du monde; la paix de notre pauvreté avec les tristesses dévorantes et les soucis jamais endormis qui consomment les riches le jour et la nuit, non sans danger pour leur vie : il sera extrêmement facile de reconnaître que le joug du Seigneur est très doux et son fardeau très léger.

## CHAPITRE 26

Comment, à ceux qui renoncent parfaitement, le centuple est promis dès ce monde.

C'est en ce sens fort juste, fort vrai et entièrement d'accord avec la foi, qu'il faut entendre la promesse faite par le Seigneur au parfait renoncement, de le payer du centuple dès cette vie : *Quiconque laisse une maison, ou des frères, ou des soeurs, ou un père, ou une mère, ou une femme, ou des enfants, ou des champs à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle* (Mt 19,29).

Un bon nombre, en effet, prêtent à ces paroles un sens tout à fait grossier, et en prennent occasion d'affirmer que les saints jouiront, durant une période de mille ans, d'un retour tout charnel de ce qu'ils ont abandonné. Plaçant d'ailleurs cet âge après la résurrection, ils sont bien contraints d'avouer qu'on n'y peut reconnaître le siècle présent.

Combien plus croyable et plus manifeste notre opinion ! Quiconque, à la Voix du Christ, méprisera quelque affection ou richesse terrestre, ses frères par la vocation, qu'un lien spirituel unit avec lui, lui rendront dès cette vie un amour cent fois plus doux. L'amour, en effet, que l'alliance ou le sang créent ici-bas entre les parents et les enfants, entre les frères, les époux, les proches, se montre fragile et de courte durée. Lorsque les enfants ont grandi, il arrive qu'ils soient exclus, même bons et dévoués, de la demeure et de la fortune paternelle; le lien conjugal est parfois rompu, et pour des motifs honnêtes, on voit les divisions et les procès partager le bien des frères. Seuls les moines persévèrent jusqu'à la fin dans leur étroite union, et possèdent toutes choses en indivis. Chacun regarde comme sien ce qui est à ses frères, et comme étant à ses frères ce qui lui appartient à lui-même. Si donc l'on compare aux affections qui naissent des liens charnels, la beauté d'une telle dilection, elle est assurément cent fois plus douce et plus haute.

Mais la continence aussi goûtera une suavité cent fois plus grande que le contentement de la nature. Puis, pour la satisfaction de posséder un champ, une maison, quelle abondance, quel centuple de richesses et de joie, lorsque passant à l'adoption des fils, on possédera comme un bien propre tout ce qui est au Père éternel, disant en vérité et du fond du coeur, à l'imitation du Fils véritable : *Tout ce qu'a mon Père est à moi* (Jn

16,15) ! Sans rien des préoccupations douloureuses et des inquiétudes d'autrefois, le coeur tranquille et joyeux, on entrera partout, comme chez soi; chaque jour, on entendra résonner à son oreille la parole de l'Apôtre : *Tout est à vous, et le monde, et les choses présentes, et les choses futures* (1 Co 3,22), et celle de Salomon : *À l'homme fidèle, tout le monde appartient avec ses richesses* (Pro 17,6). Ainsi, le centuple se trouve dans la grandeur du prix et l'incomparable différence de la qualité. Pour un certain poids de bronze, de fer, de quelque vil métal, ou vous rend un poids égal d'or : impossible de ne pas penser que c'est là rendre plus que le centuple. De même, lorsque, pour le mépris des voluptés et des affections terrestres, c'est la joie spirituelle et le délice de la très précieuse charité qui paye de retour, le nombre peut rester le même de part et d'autre; il n'empêche que ceci ne soit cent fois plus grand et plus magnifique.

Et, pour rendre la chose plus évidente, à force de la répéter, tel aimait son épouse avec les emportements de la convoitise (cf. 1 Thess 4,5); il l'aime maintenant dans l'honneur de la sainteté et la vraie dilection du Christ : c'est la même et unique épouse, mais le prix de l'amour s'est élevé au centuple. Mettez encore en balance le trouble de la colère et de la fureur avec la constante douceur de la patience; le tourment des soucis et des préoccupations avec le repos de la tranquillité; la tristesse infructueuse du siècle présent, toute en souffrance, avec le fruit de la tristesse qui opère le salut : la vanité des satisfactions temporelles avec l'abondance de la joie spirituelle et, dans un tel échange, le centuple vous apparaîtra manifestement. De même, si l'on compare à la brève et fuyante volupté des vices le mérite de la vertu contraire, le bonheur se multiplie singulièrement de l'une à l'autre : preuve évidente que le prix de la vertu est aussi cent fois supérieur. Le nombre 100 s'obtient, en effet, en passant de la main gauche à la main droite; et bien que la figure formée par les doigts soit identique, la quantité signifiée a pourtant énormément grandi. À gauche, nous étions parmi les boucs; en passant à droite, nous sommes élevés au rang des brebis.

Mais considérons maintenant la quantité, dans ces mêmes biens que le Christ nous rend dès ce monde, pour avoir méprisé des avantages temporels. Le texte de saint Marc surtout nous invite : Il n'est personne qui aura quitté une maison, ou des frères, ou des soeurs, ou une mère, ou un père, ou des enfants, ou des champs à cause de moi et de l'Évangile, qui ne reçoive maintenant, en ce temps, cent fois autant de maisons, de frères, de soeurs, de mères, d'enfants, de champs, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle (Mc 10,29-30).

En effet, quiconque renonce, pour le Nom du Seigneur, à l'amour d'un père, d'une mère, d'un fils, pour entrer dans la vraie et pure dilection de tous les serviteurs du Christ, reçoit cent fois plus de frères et de parents. Car, au lieu d'un seul père, d'un seul frère, il en a dorénavant une multitude, et qui lui sont attachés par une affection bien plus ardente et plus haute. Il voit également se multiplier ses maisons et ses champs, celui qui, ayant abandonné pour l'amour du Christ une seule demeure, possédera comme en propre d'innombrables monastères; et, en quelque partie du monde que ce soit, il y

entrera, comme s'il en était le maître. — Comment ne reçoit-il pas aussi le centuple, et, s'il est permis d'ajouter à la Parole de notre Seigneur, plus que le centuple, celui qui, renonçant aux services peu sûrs et contraints de dix ou vingt esclaves, se voit prévenu de bons offices par tant de personnes libres et de noble origine ?

Qu'il en soit ainsi, vous-mêmes avez pu le reconnaître par votre propre expérience. Pour un père, une mère, une maison que vous ayez laissés, vous avez trouvé, en quelque partie du monde que vous soyez entrés, des pères, des mères, des frères sans nombre, et, acquis sans labeur ni sollicitude, des maisons aussi, et des champs, et des serviteurs très fidèles, qui vous accueillent, vous aiment, vous prodiguent leurs soins, vous vénèrent, comme si vous étiez leurs propres maîtres, avec les plus grandes marques d'honneur. Mais les saints jouiront seuls de ces services à juste titre et avec assurance, parce qu'ils auront d'abord tout abandonné, leur personne et leurs biens, pour le service des frères, par un volontaire sacrifice. Selon la Parole du Seigneur (cf. Mt 7,2), ils recevront sans crainte ce qu'ils auront eux-mêmes abandonné aux autres. Mais, pour celui qui n'aura pas tout sacrifié à ses frères, avec une sincère humilité, comment accepterait-il patiemment le don des autres ? Il sentira que leurs bons offices lui sont un fardeau, plutôt qu'une consolation, parce qu'il a mieux aimé être servi que servir.

Encore ne saurait-on profiter de tous ces biens dans une lâche tranquillité, une jouissance paresseuse, mais, selon la Parole du Seigneur, avec des persécutions, c'est-à-dire parmi les afflictions de la vie présente et les angoisses de la souffrance. Le sage l'atteste : *Celui qui vit dans les douceurs et sans souffrance, sera dans le dénuement* (Pro 14,23). Ce ne sont point les paresseux, les lâches, les délicats, les mous, mais les violents qui emportent le royaume des cieux. Quels violents ? Ceux qui font, non pas aux autres, mais à leur âme, une glorieuse violence; qui, par un vol plein d'honneur, la dépouillent de toute volupté des choses présentes. Ce sont eux que la Voix du Seigneur déclare de glorieux voleurs, et qui par cette rapine, pénètrent de force dans le royaume des cieux : *Le royaume des cieux, dit-il, est emporté de force, et les violents s'en emparent* (Mt 11,12).

Oui, violents avec gloire, ceux qui font violence à leur perdition : *L'homme, parmi les douleurs, travaille pour lui-même, et empêche de force sa propre perte* (Prov 16,26). Notre perdition, c'est le plaisir de la vie présente, et, pour parler plus nettement, l'accomplissement de nos désirs et de nos volontés. Celui qui les éloigne de son âme et les mortifie, fait en vérité une glorieuse et utile violence à sa perdition, car il renonce à ce qu'il a de plus cher. Ce sont, aussi bien, nos volontés propres que la Parole divine accuse maintes fois par le ministère du prophète : *Votre volonté propre se trouve au jour de votre jeûne* (Is 58,3) et encore : *Si tu t'abstiens de voyager le jour du sabbat, et de faire ta volonté au jour qui M'est consacré; si tu l'honores, en ne suivant point tes voies, en ne faisant pas ta volonté et en ne disant point de paroles vaines* (Ibid., 13); puis, aussitôt elle joint la récompense promise à qui en agit de la sorte : *Alors, tu*

*trouveras tes délices dans le Seigneur, et je t'élèverai sur les hauteurs du pays, et je te donnerai, pour le nourrir, l'héritage de ton père Jacob. La bouche du Seigneur a parlé* (Ibid., 14). Et c'est pourquoi notre Seigneur et Sauveur, pour nous donner l'exemple de ce renoncement à la volonté propre : *Je ne suis pas venu, dit-Il, pour faire ma Volonté, mais la Volonté de Celui qui M'a envoyé* (Jn 6,38) et de nouveau : *Non pas comme Je veux, mais comme Tu veux* (Mt 26,39).

Ceux-là pratiquent spécialement cette vertu, qui vivent dans les maisons de cénobites. L'autorité d'un ancien les conduit; et ils ne font rien de leur propre mouvement, mais leur volonté dépend de la volonté de l'abbé.

Enfin, pour clore cette conférence, est-ce que les fidèles serviteurs du Christ ne sont pas encore payés de retour au centuple, lorsque les plus hauts princes de la terre les honorent à cause de son Nom ? Certes, ce n'est pas qu'ils recherchent eux-mêmes la gloire humaine. Et néanmoins, ils sont en respect aux juges et aux puissants, jusque parmi les extrémités de la persécution.

Peut-être l'obscurité de leur naissance ou leur condition servile les eussent-elles rendus méprisables pour leur bassesse, même aux yeux de la classe moyenne, s'ils étaient restés dans la vie séculière. Mais la milice du Christ les a anoblis. Et personne n'ose plus soulever de critiques sur leur rang social, personne n'ose leur opposer la petitesse de leur origine. Bien plus, le misérable appareil d'une condition basse, qui est à confusion et déshonneur au reste des hommes, devient un nouveau titre de noblesse et de gloire pour les serviteurs du Christ.

C'est ce que nous pouvons constater avec évidence pour l'abbé Jean, qui demeure dans le désert contigu à la ville de Lyco. Né de parents fort obscurs, le nom du Christ l'a rendu admirable quasi à tout le genre humain. Les maîtres de la terre, qui détiennent l'empire et le gouvernement de ce monde, devant qui tremblent les puissants eux-mêmes et les rois, le vénèrent comme leur seigneur, envoient réclamer de si loin ses oracles, et confient à ses prières la souveraineté de leur empire, leur vie et le succès des batailles.

Telle fut la conférence de l'abbé Abraham sur l'origine et le remède de notre illusion. Elle rendit en quelque sorte visible à nos yeux le piège caché dans les pensées que le démon nous avait suggérées, et en même temps alluma en nos coeurs le désir de la mortification.

Désir qui, je le crois, en enflammera beaucoup d'autres encore, de quelque style inélégant que ces choses soient écrites. Il est vrai, mes paroles couvrent, comme une cendre tiède, les pensées toutes de feu de tant de pères éminents entre tous. Et toutefois, je me persuade qu'un grand nombre y pourront réchauffer leur tiédeur, s'ils veulent bien écarter la cendre des mots, et ranimer la flamme des pensées qu'elle cache.

Cependant, frères très saints, tandis que je vous envoie ce feu que le Seigneur est venu apporter sur la terre et qu'il désire de voir brûler sans mesure (cf. Lc 12,49), l'esprit de présomption ne m'enfle pas jusqu'à prétendre animer, par cet apport nouveau, votre

propos déjà si fervent. Je voudrais seulement que votre autorité en fût accrue auprès de vos fils, lorsqu'ils verront confirmé par les préceptes des pères les plus grands comme les plus anciens, l'enseignement que vous leur donnez, moins avec des paroles mortes et sans effet, que par des exemples vivants.

Il reste qu'après avoir été ballotté jusqu'ici par la plus périlleuse des tempêtes, le souffle spirituel de vos prières m'accompagne jusqu'au port très sûr du silence.